

Car ce n'était point pour se battre... car ce n'était point pour s'emparer de l'autre épée que le baron venait tout à coup de bondir ainsi.

Mais ce qui brillait dans sa main c'était un revolver, le revolver qu'André avait laissé sur sa table à côté des pages écrites pour Yvonne.

Puis, plus prompt que l'éclair, d'un autre bond il venait de courir vers la porte, et là, se retournant et braquant l'arme devant lui :

—Le premier qui bouge... le premier qui s'approche de moi est mort ! cria-t-il.

Le comte frémissait de la tête aux pieds, et peut-être allait-il se ruer quand même sur son ennemi quand de Prades et Maxime brusquement l'arrêtèrent...

Et les mains jointes, toutes tremblantes de peur, Yvonne et Suzanne aussi l'arrêtaient, le suppliaient :

—Père !

—Monsieur le comte !

—Lâche ! misérable ! bandit ! hurlait celui-ci que la colère étouffait, rendait fou.

Et plus livide qu'un mort, les yeux pleins de flammes, il cherchait encore à s'élaner sur le père d'Adrienne.

Debout sur le seuil et la porte toute grande ouverte derrière lui, c'était celui-ci qui maintenant ricanaient.

—Au revoir, comte, dit-il, car je crois que nous nous reverrons !

—Oh ! je l'espère bien, infâme... oui, j'espère bien te retrouver un jour !...

—Et je crois que ta fille, je crois que ton Yvonne aussi me reverra !

—Misérable !... misérable !

—Oui, elle me reverra, je le jure !... Car si tu crois que tout est fini entre elle et moi... que tout est fini entre nous, tu te trompes !

—Ah ! des menaces !... Ah ! tu oses encore faire des menaces ! s'écria M. de Belleruche, que le marquis de Prades et le comte de Rouvière avaient toutes les peines du monde à retenir.

—Eh bien, soit !... Retrouve Yvonne !... Retrouve-toi encore sur son chemin !... Tâche de commettre encore contre elle ou contre moi quelque nouveau crime !

—Je t'attends, bandit !

—Oh ! soyez tranquilles, ricana encore le baron, avec un éclair de haine implacable, de haine féroce dans les yeux, vous n'attendrez pas longtemps !

—Et quant à vous, comte de Chaverny, ajouta-t-il en se retournant brusquement vers André... quant à vous qui voulez faire aujourd'hui le délicat et l'honnête homme, je ne vous oublierez pas non plus !

—Comptez sur moi !

Et il disparut d'un bond, pendant que M. de Belleruche faisait encore un effort inouï, un effort désespéré pour s'arracher à l'étreinte de ceux qui le retenaient.

Un très long et très lourd silence avait succédé à cette scène.

Le baron de Chancel était maintenant déjà bien loin du château de Kernob...

Tombé sur une chaise, le père d'Yvonne semblait écrasé, anéanti, tandis que sa fille, cherchant à l'apaiser, lui parlait tout bas.

—Père, je vous en prie, remettez-vous... recouvrez votre sang-froid, lui disait-elle en lui serrant tendrement les mains, et toute pâle, toute frissonnante encore de la scène terrible qui venait de se passer. Père, ne pensez plus à cet homme... à ce misérable dont nous sommes enfin délivrés...

Mais le comte, se rappelant les menaces du baron, n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

—Qui sait ! fit-il la voix sourde. Cet homme est capable de tout, de toutes les trahisures, de toutes les perfidies... Qui sait quel piège il va encore nous tendre !... quelle embûche il va encore nous dresser !...

—Qu'importe ! répondit vivement Yvonne. Est-ce que maintenant je ne vais pas toujours être près de vous... toujours vivre avec vous ?...

—Oui, mon Yvonne !

—Alors, comment pourrais-je encore le craindre ?... comment pourrais-je encore le redouter ?

Mais M. de Belleruche restait toujours profondément pensif, toujours profondément soucieux.

—Qui sait ? répéta-t-il. Car je vois encore son visage... son visage que la haine rendait si hideux !... Car j'entends encore l'accent avec lequel il nous a fait ses menaces !...

—Sois prudente, Yvonne !... sois prudente aussi pour ton enfant, pour ton cher petit Maurice !... Car peut-être suffirait-il d'un moment d'oubli... d'un moment où je ne serais pas près de vous pour que ce misérable, qui va sans doute nous épier et nous guetter, puisse vous frapper encore... me torturer encore...

—Et cette fois, vois-tu, si je devais encore te perdre... si je devais encore trembler pour toi... si je devais encore te savoir entre les mains de ce bandit, je crois que j'en mourrais !

—Père !

—Mais tu as raison, ajouta-t-il vivement en s'apercevant qu'Yvonne venait d'avoir un léger frisson, puisque je suis là pour te protéger... puisque je suis là pour te défendre, pourquoi nous alarmer... pourquoi gêner notre bonheur avec ces vaines inquiétudes ?

Puis se levant lentement :

—Embrasse-moi !... embrasse-moi encore, mon enfant ! dit-il en la serrant avec force contre son cœur. J'ai été si longtemps privé de tes baisers !

Et comme, après une longue étreinte, la jeune femme enfin doucement se dégageait.

—Comme M. de Chaverny te regarde ! reprit-il. Comme il paraît triste !... Et toi-même, ajouta-t-il tout saisi, pourquoi as-tu donc les yeux pleins de larmes ?

—Mon père !

Et Yvonne venait de détourner brusquement la tête, toute confuse, toute rougissante.

Le comte la regarda pendant quelques secondes, regarda aussi André, puis, tout à coup, tressaillit.

—Ah ! fit-il très bas.

Puis, après un silence et la voix très douce :

—Yvonne, ne baisse par ainsi les yeux, dit-il. Yvonne, ne rougis pas ainsi. Mais avoue-moi plutôt ce secret que ton émotion vient de trahir... mais avoue-moi plutôt ce que je viens de deviner...

Et après encore un silence :

—Tu l'aimes ?

—Oui, mon père.

—Et lui ?

—Il m'aime aussi.

—Il te l'a dit ?

—Oui, mon père.

—Et c'est parce que tu le quittes qu'il est si triste ?... Et c'est parce que tu vas t'éloigner de lui que tu pleures ?

—Enfant que tu es !... Enfant que vous êtes !...

—Puisque vous vous aimez, pourquoi vous quitter ?... pourquoi vous séparer ?... pourquoi, au lieu d'un chagrin et d'une souffrance, ne pas faire de cet amour toute la joie et tout le bonheur de votre existence ?

Puis, plus lentement et plus doucement encore, le comte de Belleruche, dont le regard venait de se porter pendant quelques secondes sur André, ajouta :

—Oh ! je comprends bien ce qui le retient de te parler plus franchement et comme il voudrait pouvoir le faire... je comprends bien pourquoi après t'avoir fait l'aveu de son amour... cet aveu qu'à ce moment-là il lui était, sans doute, impossible de te faire, il va maintenant se condamner au silence...

—C'est qu'il y a dans son passé cette défaillance dont il rougit et qui pèse encore sur sa conscience... C'est qu'il y a cette heure d'oubli, cette heure d'égarement qui le remplit de mépris pour lui-même et qui, à ses yeux, le rend indigne de toi... indigne de ton amour...

—Et il se dit :

—Maintenant qu'elle connaît son secret... maintenant qu'elle sait quel lien m'attachait à ce misérable baron de Chancel... maintenant Yvonne m'aime-t-elle encore ?... maintenant Yvonne ne me repousserait-elle pas si j'osais encore lui parler de mon amour ?

—Et c'est parce que cette pensée le torture... parce que cette pensée est un supplice pour lui... parce qu'il croit que, désormais, tout est fini entre vous et qu'il ne te reverra plus, que tu lui vois ce visage si triste et qui de seconde en seconde semble se couvrir d'une pâleur plus grande...

—Mais s'il n'ose plus parler, pourquoi ne parlerais-tu pas pour lui, et pourquoi attendrais-tu un nouvel aveu qu'il n'a plus le courage de te faire ?

—Enfin si tu es bien sûre de ne pas te tromper... bien sûre que tu l'aimes...

—Oh ! oui, mon père !

—Bien sûre aussi que tu ne pourras pas l'oublier...

—Oh ! non, jamais !... jamais !...

—Alors va donc à lui puisqu'il n'ose venir à toi... et sans fausse honte ni fausse pudeur, tends-lui la main et dis-lui...

Mais M. de Belleruche s'interrompit brusquement.

—Mais non, fit-il vivement et très bas, c'est lui qui vient... c'est lui qui, malgré tout, ne peut pas se résigner à te laisser partir ainsi...

—Le voici qui s'approche...

—Mais comme tu te troubles ! ajouta-t-il en s'apercevant que la jeune femme devenait encore plus pâle, plus tremblante. Ah ! oui, tu ne te trompais pas, c'est bien de l'amour, mon enfant :

Puis, sans avoir l'air de se douter de rien, c'est-à-dire sans paraître remarquer le trouble très profond qui s'était aussi emparé d'André, le comte rejoignit le petit Maurice et la petite Suzanne qui, depuis un moment seuls dans un coin, se parlaient tout bas, les mains dans les mains, les yeux pleins de joie et de tendresse.

Lentement André s'était avancé, et quand enfin il s'arrêta en face d'Yvonne, son regard avait une telle expression de chagrin,